

Editorial

*Patrice Mouchon et
Didier Destremau* 1

Avant -propos

Christiane Delplace 2

Contributions

• La Syrie et la Turquie
Didier Destremau 2

• Minorités religieuses :
les Alaouites et les Yezidis
Christiane Delplace 4

• Syrie toujours recommencée
Christian Lochon 5

Livres et articles 6

Expositions 10

Infos diverses 12

Alors que nous sommes entrés dans la 9e année de cette sale guerre qui n'en finit pas, des voix s'élèvent les uns pour affirmer que la guerre est finie et que l'organisation « État islamique » est vaincue et les autres, en l'état de la redistribution des cartes en Syrie et au Moyen-Orient, laissent présager de nouvelles batailles, de nouveaux malheurs dans une guerre sans fin.

Les positions antagonistes entre le gouvernement syrien qui rappelle à juste titre que la totalité du territoire reste encore à libérer, notamment la région d'Idlib, et les différentes forces en action comme celles des FDS arabo-kurdes qui sont à la manœuvre pour éradiquer les derniers bastions de l'organisation État islamique dans le nord-ouest de la Syrie avec la Turquie en embuscade qui occupe au Nord la zone frontière.

Les alliances à l'intérieur du territoire et celles régionales se nouent et se dénouent avec le retour des pays arabes qui commencent à rétablir leurs relations diplomatiques avec le Gouvernement de Damas sur fond de rivalité avec l'Iran.

Il est coutume de mettre en relief la complexité de l'Orient, mais ce n'est pas un vain mot s'agissant de la situation actuelle en Syrie.

Pendant ce temps long, le peuple syrien, qu'il soit réfugié ou encore en Syrie, continue à souffrir et les pays occidentaux font peu de choses pour leur venir en aide.

La vraie question qui se pose est de savoir si l'élimination partielle du péril islamiste radical va provoquer un retour massif des Syriens qui se sont exilés volontairement ou non dans les pays limitrophes. Il semblerait qu'une amorce de rapatriement puisse se percevoir et que ceux qui se sentaient suffisamment en sécurité aient retrouvé leurs maisons, leurs fermes, leurs ateliers... ou ce qu'il en reste après huit années de conflit.

L'absence d'attentats, même un timide retour à la normale pourrait inciter ceux qui vivent dans des conditions on ne peut plus précaires au Liban ou en Jordanie à sauter le pas et revenir « at home », mais le mouvement massif est loin d'être engagé.

La France pourrait jouer un rôle dans ce processus indispensable pour que la reconstruction du pays commence et que s'établissent progressivement toutes les conditions pour rassurer les réfugiés. Elle pourrait tout d'abord entraîner l'Union européenne vers la décision de lever l'embargo sur plusieurs produits de première nécessité afin que pharmacies, dispensaires, hôpitaux soient mieux approvisionnés sur le territoire syrien comme nous l'appelions de nos vœux déjà l'année

dernière. Un autre geste qui ne serait pas politique consisterait à ouvrir une antenne consulaire dans la capitale pour faciliter aux citoyens syriens et aux doubles nationaux surtout les démarches qui s'imposent à eux : état civil, visa, etc. Cette politique des petits pas qui a montré son efficacité sous d'autres cieux permettrait d'envisager

d'autres avancées lorsque la situation deviendra plus favorable et en tout cas serait un signal que le peuple français reste proche de la population syrienne. Au-delà des positions politiques et des intransigeances, pensons prioritairement humanitaire. Quand le ciel est bleu, il est facile de se montrer joyeux et optimistes. C'est sous l'orage que l'on compte ses vrais amis...

Avant-propos, *Christiane Delplace*

Le dîner annuel de notre association au restaurant Al-Dar s'est tenu le samedi 20 novembre dernier, en collaboration avec l'Association médicale franco-syrienne, avec qui l'AFS entretient des relations depuis plusieurs années ; cette manifestation fut un succès qui réunit une cinquantaine de personnes. D'autre part, certains de nos administrateurs étant membres d'autres associations franco-syriennes, ils ont pu contribuer à établir des liens qui se sont concrétisés lors de ce dîner avec certaines d'entre elles : Troubadours, Coeur et action pour la Syrie, Collectif pour la Syrie. Par la suite, l'annonce

des activités de ces associations a été publiée sur le site de l'AFS et des échanges d'invitations aux manifestations respectives ont été lancés. Il nous est apparu que ces collaborations pouvaient contribuer à donner plus de poids aux actions de reconstruction des liens entre la Syrie et la France.

La prochaine assemblée générale de l'AFS au cours de laquelle aura lieu l'élection d'un nouveau conseil d'administration se tiendra le 3 avril prochain. Les modalités vous en seront communiquées par courrier/ courriel.

Contributions

La Syrie et la Turquie, *Didier Destremau*

Le voisinage n'est pas toujours une allée bordée de roses. La Syrie est entourée de voisins dont deux lui donnent des sueurs froides : Israël bien sûr, à l'Ouest, et la Turquie au nord sur une longueur de 911 kms. Les deux pays ont une très longue histoire commune et la mémoire qu'ils partagent est riche en rebondissements. Ne remontons pas à la nuit du temps des Mèdes, des Sumériens ou de Babylone quand la région se trouvait relativement unifiée sous des mêmes dynasties. Mais débutons plus simplement à l'heure de la naissance du Christianisme. Une vie ne suffirait pas pour embrasser l'Asie Mineure et sa géographie politique. Avant d'être dominée par la Turquie, la région était le territoire des Byzantins, Arméniens, Georgiens et de clans araméens dans ses confins les plus reculés. On y croisait les

destins d'empereurs romains, persans et parthes, de marchands phéniciens, juifs, assyriens, de prêtres hittites ou de roitelets ourartéens. Ce n'est qu'au tournant du XIe siècle, que des tribus chamanistes arrivent des steppes et bousculent l'ordre établi : en 1071 des Turcs écrasent l'armée byzantine et posent les bases de la Turquie moderne. Les Turcomans et Seldjoukides qui déboulent en Anatolie orientale, se sédentarisent, et deviennent donc, en quelque sorte, des Méditerranéens. Curieusement, à la fin du XIIe siècle, les Croisés appellent déjà ces contrées Turchia, tandis que les Turcs, eux, nomment leur propre territoire Rum, (venant de « Rome »). Les sultans Ottomans poursuivent l'islamisation de la grande région, jusqu'à l'effondrement de l'empire byzantin en mai 1453. En bref, bien que l'empire

croit puis décline jusqu'au XXe siècle, on peut dire que la Syrie a vécu sous la bannière ottomane pendant quatre siècles et demi... Cela, indubitablement crée des liens...

La grande révolte de 1916 contre cette domination aboutit, comme on le sait, à la séparation du « Bilad as sham » (qui englobait Syrie, Liban, Palestine et Jordanie actuels sous l'autorité de Constantinople) de la Turquie proprement dite. La césure est certes politique et géographique, elle est aussi relativement récente et, en conséquence, le souvenir reste profondément ancré dans les esprits : il est étonnant de constater qu'après plus d'un siècle (le traité de Sèvres date de 1920 rectifié par celui de Lausanne en 1923), de nombreux Turcs persistent à considérer cette volonté d'indépendance des Arabes comme un coup de poignard dans le dos. De surcroît, ils continuent d'éprouver pour leurs voisins méridionaux une méprisante condescendance. Du côté syrien, la dévolution par Paris à Ankara en 1939 du sandjak d'Alexandrette majoritairement peuplé d'Arabes est toujours ressentie comme une amputation dont souffre le pays et pas uniquement parce qu'Alep y a perdu son débouché maritime naturel.

Pour ajouter aux difficultés, alors que Ankara demeure un pilier de l'OTAN, Damas a longtemps fleurté avec l'URSS, et dans les tourments actuels d'aujourd'hui la Russie reste son principal appui. N'oublions pas non plus une pomme de discorde essentielle qui ajoute de l'huile sur le feu : le partage inégal en amont des eaux de l'Euphrate et la construction de 22 barrages qui entraînent de sérieuses pénuries d'eau en Syrie...

On le constate, le contentieux se nourrit de part et d'autre de plus que des coups d'épingles. Et le fait que la frontière commune (mesurant, je le répète, 911 kilomètres), globalement peuplée de part et d'autre de Kurdes, est source d'incidents fréquents, cette proximité ne facilite pas les bonnes relations de voisinage. L'instrumentalisation de la cause kurde que soutient Damas lorsqu'elle souhaite faire pression sur son voisin (Ocalan, le chef du PKK avait trouvé refuge à Damas) et accessoirement l'appui syrien à l'Armée secrète arménienne ajoutent aux difficultés. Faut-il aussi parler des Turkmènes eux aussi utilisés comme des pions ?

L'arrivée au pouvoir de Bachar el Assad avait permis un certain dégel favorisé par la doctrine « zéro problème avec les voisins » élaborée par un proche d'Erdogan¹, mais en 2011 le déclenchement de la guerre civile en Syrie rebat à nouveau les cartes : le président Bachar rejette les suggestions turques de procéder à des réformes et d'admettre dans son gouvernement des Frères musulmans appuyés par Ankara. Des réfugiés syriens commencent à affluer en Turquie, et dès août 2011 Erdogan se range du côté des opposants syriens, accueillant même les Djihadistes qui constituent au sud de la Turquie une solide base arrière.

Alors que les réfugiés syriens se pressent de l'autre côté de la frontière (ils seraient actuellement deux millions), Erdogan s'allie à l'Etat islamique, permettant le transit de milliers de combattants étrangers vers le territoire syrien. Les Turcs pillent les ressources pétrolières et industrielles syriennes ainsi que des trésors archéologiques, envoyant même des soldats appuyer, entraîner et armer les djihadistes.

Que recherche Erdogan ? Il mise, semble-t-il sur la professionnalisation du conflit afin d'installer à Damas un pouvoir inféodé à Ankara. Il nous apparait évident que le dirigeant turc a pu, un moment, rêver d'une sorte de néo-ottomanisme, une forte influence sur l'Etat syrien lui facilitant l'accès au reste du monde arabo-musulman et lui rendant une suprématie régionale sur le sunnisme. Abattre Bachar pouvait jadis paraître aller dans le sens de cette ambition, mais depuis la succession de victoires du gouvernement syrien grâce aux appuis russe et iranien l'a incité à modifier son approche. La Turquie a effectué une volte-face, se rapprochant de Moscou tout en conservant des relations minimales avec Téhéran et n'ayant plus d'illusions quant à son adhésion à l'UE. Même si Erdogan admet du bout des lèvres que Bachar el Assad pourrait demeurer chef de l'Etat, le contentieux sur la question kurde pourra devenir cruciale car jamais Damas ne consentira à une nouvelle amputation de son territoire et à une occupation pérenne de l'armée turque de son côté de la frontière commune. Des milliers de réfugiés rentreront au bercail mais il est à craindre que

¹-Ahmed Davutoglu ministre des Affaires étrangères de 2009 à 2014 et premier ministre du 28 août 2014 au 22 mai 2016.

des milliers d'autres auxquels Ankara a offert la nationalité turque priveront leur pays natal de leur énergie et de leurs talents.

Au terme de la guerre, il est fort probable que la Turquie ne contribue pas financièrement à la reconstruction de la Syrie. En revanche, elle incitera et appuiera sûrement ses entreprises à profiter de la manne arabe, chinoise ou européenne qui devrait se déverser sur le pays meurtri. Par ce biais, se

poursuivra cette tendance lourde d'Ankara à vouloir garder la main sur ce Proche Orient.

Celui-ci retrouvera-t-il pour autant sa stabilité lorsque la Syrie, pivot régional aura mis en ordre ses affaires ? Rien n'est sûr car subsisteront les luttes d'influence pour savoir qui, de l'Egypte, l'Iran, l'Arabie ou la Turquie saura imposer son influence sur cette zone toujours aussi vitale pour le monde.

Minorités religieuses en Syrie : les Alaouites et les Yezidis, *Christiane Delplace*

Suite à de récentes publications, il m'a semblé utile de continuer le panorama syrien des diverses communautés religieuses relevant tant de l'islam hétérodoxe que du christianisme.

Nous traiterons ici de deux minorités, l'une dominante, l'autre en voie de disparition suite aux événements récents.

Les Alaouites

La communauté alaouite, au moment du soulèvement de 2011, représentait approximativement 10 à 12 % de la population syrienne, soit entre 2 et 2,5 millions de personnes sur une population totale d'environ 21,6 millions. A cette population de la Syrie actuelle, il faudrait y ajouter 1 million au sud-ouest de la Turquie (le sandjak d'Alexandrette ou Hatay) et 100.000 au Liban.

Anciennement appelés noussayris jusqu'au début du XXe siècle, ils apparaissent vers le IXe - Xe s., issus du chiisme, reconnaissant les douze imams des chiites orthodoxes, tout comme les chiites duodécimains d'Iran, d'Iraq et du Liban; entre la fin du Xe et le milieu du XIIIe s., ils se regroupent dans les montagnes de la côte orientale méditerranéenne de la Syrie et du Liban appelées «Montagne des Alaouites». Ils croient en la transmigratio n des âmes, en la voie du salut par la connaissance. Sans revenir sur les aspects religieux relativement complexes et mal connus en raison du côté ésotérique de leurs croyances, il faut insister sur les persécutions qu'ils subirent au cours des siècles, persécutions qui les incitèrent à la «dissimulation» de leurs croyances. Déjà au début du XIVe s., une fatwa d'Ibn Taymiyya (1268-1328), jamais abolie, incitait à leur élimination violente, considérant les noussayris

comme plus impurs que les juifs et les chrétiens - véritable appel au meurtre -, et à l'appropriation de leurs biens. Cette fatwa a été reprise en 2007 par un certain Abou Jandal, émir du Groupe de l'unicité et du djihad au Proche-Orient, qui appela à la guerre sainte contre eux.

Sous les Ottomans, à diverses reprises, ils furent persécutés comme hérétiques, poursuivis lors de nombreuses campagnes militaires. Ainsi, par exemple, dans le récit du vice-consul de France à Lattaquié, Charles-Edouard Guy, ce dernier nous relate, en la condamnant, la barbarie du gouverneur de Tripoli à l'encontre de cette communauté. L'occupation égyptienne entre 1831 et 1841 ne changea pas la situation.

La communauté alaouite est elle-même divisée en quatre groupes principaux, subdivisés en clans ; des rivalités existent entre les différents groupes, rivalités exploitées par le pouvoir ottoman qui utilisa la politique de la carotte et du bâton, soutenant quelques notables alaouites contre d'autres ; mais d'une manière générale, ils subissent la contestation sunnite.

Au début du XXe s., émergent quelques personnalités alaouites qui favorisèrent la création d'écoles et le rapprochement avec les chiites duodécimains. Sous le mandat français, un soulèvement alaouite se poursuivit durant trois ans, qui prit fin en 1921. L'année suivante, les Français voulurent partager la Syrie en cinq états dont un état alaouite ; là encore la communauté alaouite se divisa entre partisans d'un état indépendant, et partisans d'une Syrie unie. Cette dernière position finit par l'emporter. Quant aux noussayris de Turquie, ils subirent une

intégration forcée dans le nouvel état turc sous l'autorité d'Atatürk.

Vers 1930, enfin, les Alaouites furent intégrés dans l'oumma musulmane.

Au lendemain de l'indépendance, les Alaouites, comme les Druzes, furent considérés comme des collaborateurs du mandat français. Absents de la vie politique, ils investirent progressivement l'armée et le parti Baas qui attira d'une manière générale les minorités, chrétiens, druzes et autres. Rappelons que l'un des fondateurs du parti était chrétien (Michel Aflaq). Le 8 mars 1963, un coup d'état militaire porta au pouvoir un quarteron d'officiers baassistes : un ismaélien, Abdelkarim al-Joundi (suicidé en 1969) et trois alaouites, Mohamed 'Omran (assassiné en 1972), Salah Jadid (qui dirigea le pays de 1966 à 1970, écarté du pouvoir et emprisonné pendant vingt-trois ans) et Hafez al-Assad (au pouvoir de 1970 jusqu'à son décès en 2000). En 2000, c'est son deuxième fils, Bachar, qui devint président de la République Arabe Syrienne (le fils aîné, Bassel, s'était tué dans un accident de voiture).

Les Yezidis

La communauté religieuse des Yezidis est originaire du Kurdistan irakien, mais un petit nombre vivait également dans le nord de la Syrie dans la région de l'Afrin. Communauté fermée - seuls les mariages au sein de la caste sont permis - en raison des persécutions subies, ils pratiquent un monothéisme syncrétiste qui pourrait être l'une des plus anciennes religions du monde. Ils ne figurent pas parmi les gens du Livre et sont donc généralement persécutés en terre d'islam. Leur histoire est parcourue de persécutions, de massacres, surtout sous les Abbassides (moins sous les Omeyyades) et les Ottomans qui les considèrent comme des athées, adorateurs du diable, ce qui permet de les tuer et de piller leurs biens. Ils ont donc été forcés très tôt à l'émigration vers la Russie, l'Arménie et l'Europe. Ce que l'on peut connaître de leur organisation

révèle une division en trois castes : les cheikhs, les pirs et les mourids, et sont soumis à un chef temporel et un chef spirituel. Leur temple principal à Lalish se situe dans la province de Ninive, dans le district d'Al-Shikhan, au Kurdistan, et abrite le tombeau de leur réformateur Sheikh Adi Ibn Musafir (1073-1162).

Leur nombre a varié au cours des siècles : de 1 million à 1,5 million dans leur ensemble, ils étaient estimés à 650.000 en Irak où ils avaient été reconnus dans la nouvelle constitution irakienne de 2003 pour la zone kurde et par les chiïtes.

En Syrie, les Yezidis étaient regroupés dans la région du village de Qastal Jando, à 5 kms d'Afrin, et célébraient leur culte à Aïn Dara là où s'élevait un ancien temple hittite. Dans la mesure où l'on peut se fier à certaines estimations chiffrées, ils auraient été quelque 50.000 dans la région. Mais les événements récents avec la prise d'Afrin par les Turcs les auraient fait fuir. D'autre part, à Alep même, il y resterait 13.000 Yezidis.

Les Yezidis restent actuellement privés de leurs terres d'origine. En France, on estime leur nombre à 10.000.

Bibliographie :

Pour les Alaouites : on renverra aux écrits de Bruno Paoli, et notamment à son article dans l'ouvrage collectif qu'il dirigea avec François Burgat, *Pas de printemps pour la Syrie, Les clés pour comprendre les acteurs et les défis de la crise (2011-2013)*, Paris, 2013, p. 124-143; et, plus récemment, «Les alaouites dans l'histoire du Proche-Orient moderne : une intégration inachevée» dans *Confluences Méditerranée*, 2018/2 (n° 105), p. 65-77, issu du colloque *Quel avenir pour le Moyen-Orient ?*, Etats-nations, communautés, minorités, tenu le 28 mars 2018 au Collège des Bernardins en collaboration avec l'Iremmo.

Pour les Yezidis : voir l'article de Shivan Darwesh, «Les Yezidis, entre reconnaissance de l'identité et l'intégration» dans *Confluences cit.*, p. 131-139.

La Syrie toujours recommencée, Christian Lochon

Décès de Jacques Saadé (25 juin 2018) : Le fondateur de l'entreprise de transport maritime CMA

CGM, dont le siège social à Marseille se trouve dans l'original gratte-ciel (147 m. de haut) conçu par

l'architecte irakienne Zaha Hadid, Jacques Saadé, issu d'une famille bien connue à Lattaquieh, est décédé en juin 2018. Son entreprise est devenue le numéro Trois du transport par voies de mer, intervenant dans 160 pays, atteignant un chiffre d'affaires, en 2017, de 21 milliards de dollars. Son fils Rodolphe lui avait succédé en 2017. Commandeur de la Légion d'honneur, Jacques Saadé a fait honneur à la France comme à la Syrie et au Liban où il était né en 1937.

Mohamed Barazy, l'arabe pour tous sur le net. La guerre ayant interrompu ses études de pharmacie, Mohamed Barazy se passionne pour l'étude des autres cultures et langues. Après avoir étudié l'anglais par des applications sur internet, il a conçu une méthode pour enseigner l'arabe aux anglophones sur AraVid une chaîne YouTube. Dans ses vidéos, il explique en détail les complexités de sa langue maternelle des points de vue phonétique et grammatical.

Khaled Khalifa, d'Alep à Damas : La Croix du 11 février 2019 évoque le romancier alépin Khaled Khalifa, issu d'une famille de producteurs d'huile d'olive. Deux de ses romans ont été traduits en français : *Eloge de la Haine* en 2011 et *la Mort est une corvée* (Actes Sud 2018). Habitant Damas, il est devenu scénariste de films et de séries télévisées à succès. Il est venu parler de son dernier livre au Salon de Beyrouth le 5 novembre 2018.

Fadi Azzam conseille sa fille : Etabli à Londres, Fadi Azzam est réalisateur de films documentaires mais aussi romancier, dont certains livres ont attiré l'attention des jurés du Booker Prize arabe. Sa dernière œuvre s'intitule *Al Wasaya* (Les Conseils), publié en 2018 à Beyrouth chez Antoine. Un

père s'adresse à sa fille en 99 phrases au sujet de notre monde brutal et cruel que doit affronter un être féminin. Les conseils affleurent sur le sens économique pour la liberté et l'indépendance, sans perdre la notion sentimentale avec l'homme toujours prêt à tout annexer. La fille réplique de même au père comme dans une conversation qui puise à la même source. On en retiendra ce questionnement : « Pourquoi le silence si la parole est possible ; pourquoi crier quand un murmure peut tout résoudre ? ».

Riad Sattouf compatriote de tous les auteurs de B.D. Riad Sattouf, né en 1978 d'un père syrien et d'une mère bretonne avait dans *L'Arabe du Futur* relaté en quatre tomes (Editions Allary) son enfance en Libye, puis en Syrie dans une B.D. devenue un classique. L'auteur décrit la fascination qu'il a d'abord pour son père, puis le regard change à l'adolescence. Cette série a été traduite en 22 langues et 1,5 million d'exemplaires ont été vendus. Dessinateur à Charlie Hebdo puis au *Nouvel Observateur*, Riad Sattouf décrit un monde complexe et cruel avec tendresse, humour et simplicité. Le critique libanais Anthony Samrani de *L'Orient Le Jour* du 17 novembre 2018, trouve qu'il y a du Hergé chez Sattouf ; il touche le nerf sans pour autant porter de jugement. Sattouf, lui, pense que sa famille, ce sont les auteurs de B.D. Il dit à Evelyne Montigny dans *La Croix* du 2 septembre 2015 : « Nous, les auteurs de B.D., nous sommes une grande diaspora qui dépasse les frontières. Ce sont mes compatriotes ! »

Livres et articles

Les « Cahiers de l'Orient » sont en deuil. Le fondateur et l'âme, Antoine Sfeir a disparu mais son œuvre devrait rester vivante, elle. Si vous les encouragez, si vous les soutenez, alors l'aventure se poursuivra ; et ainsi celui qui aimait se présenter comme un « scribouillard vulgarisateur » ne nous aura pas tout à fait quittés...

Comment rendre hommage à un tel homme, qui a marqué des générations de chercheurs, d'étudiants, de lecteurs et d'auditeurs par l'étendue de ses

connaissances, la clarté de ses observations et la chaleur de ses entretiens ? D'autres l'ont fait merveilleusement – grâce leur soit rendue... De notre part, il aurait apprécié la sobriété. Avant tout journaliste, depuis trente-trois ans il avait inlassablement consacré ses efforts à décrypter dans ces pages les conflits et les enjeux de cet « Orient compliqué », du Maroc à l'Asie centrale. Nombreux sont les auteurs qui y ont contribué au fil de ces trente-trois ans, chacun dans leur domaine

d'expertise, dans le but de rendre plus intelligibles des questions toujours complexes.

Très nombreux aussi, vous, lecteurs, nous avez fidèlement suivis, pour mieux comprendre, apprendre, approfondir... C'est grâce à vous, à vos amis, à votre entourage, que ses Cahiers de l'Orient

pourront continuer le chemin, dans le même esprit de transmission et d'indépendance. Car, plus que jamais, cette région exige à la fois discernement, analyse objective et mise en perspective. Le numéro 131 est un exemple parmi d'autres de ce que les Cahiers pouvaient produire (D.D.).

Le monde syriaque. Sur les routes d'un christianisme ignoré, de Françoise Briquel Chatonnet et Muriel Debié, éd. Les Belles Lettres, 2017, 20182 (Prix de la Dame à la licorne décerné par les Amis du Musée de Cluny).

Le syriaque a été une langue de culture majeure en Syrie-Mésopotamie du II^e au XIII^e siècle de l'ère chrétienne. Fruit des contacts et du métissage à la frontière des Empires romain et parthe, cette forme d'araméen n'était la langue ni d'un état ni d'un peuple particulier. Mais avec la christianisation, le syriaque a connu un développement exceptionnel. Il s'est répandu de la Méditerranée à l'Asie orientale et constitue aujourd'hui encore la langue classique, littéraire et religieuse de plusieurs églises orientales. Le syriaque est à côté du latin et du grec la troisième composante du christianisme ancien, ancrée dans l'hellénisme mais également descendante de l'antiquité proche-orientale et sémitique. Dès les premiers siècles, dans un mouvement symétrique à celui de la tradition chrétienne gréco-latine vers l'ouest, le christianisme syriaque s'est développé vers l'est, jusqu'en Inde et en Chine. Il a aussi été la branche du christianisme la plus en contact avec l'islam au sein duquel il a continué à vivre (présentation de l'éditeur).

L'histoire syriaque commence à Edesse (moderne Urfa), capitale du royaume d'Osrhoène, héritière de la culture mésopotamienne et du monde araméen ancien, baignant dans la culture grecque, imprégnée de culture iranienne, un temps colonie romaine, et marquée par les Arabes. C'est avant tout une culture qui va se développer sans état, née dans une région de frontières, aux confins septentrionaux de la Syrie, au carrefour de différentes cultures. La première christianisation se développe donc dans ce royaume d'Edesse oscillant entre empires parthe et romain, ayant subi les guerres romano-perses des III^e et IV^e siècles. Les églises les plus anciennes ont été relevées en Syrie, principalement dans la région

Françoise Briquel Chatonnet
et Muriel Debié

Le MONDE SYRIAQUE

Sur les routes d'un christianisme ignoré



LES BELLES LETTRES

du Massif Calcaire : il s'agit de constructions de type basilical, comportant une à trois nefs, dont les aménagements les plus caractéristiques se situent à l'intérieur, notamment avec le bema, sorte de podium au centre de la nef pour réciter la liturgie. Un auteur syriaque majeur du IV^e siècle est Ephrem le Syrien, originaire de Nisibis (mort en 373). Une dimension essentielle du christianisme syriaque est l'ascétisme qui accorde une grande valeur au célibat des femmes et des hommes. A côté d'individus qui mènent une vie solitaire, et l'un des exemples les plus célèbres qui verra se développer un pèlerinage, est celui de Siméon Stylite l'Ancien à Qal'at Sem'an au début du Ve siècle ; là se développera ensuite une communauté monastique qui donnera naissance à des monastères. Répandus dans la région, ces monastères jouèrent un rôle important dans les activités de la région : création d'hospices pour les pauvres et les malades, rôle dans la conversion des tribus arabes du désert, centres d'activités économiques avec la culture de l'olivier (huile), des arbres fruitiers, l'élevage de

troupeaux de moutons, création de foires lors des fêtes des sanctuaires ... Ils reçurent de nombreuses donations des fidèles, et furent des lieux appréciés des premiers califes. Ils furent également à l'origine de la conservation des savoirs en médecine, dans les sciences, dans l'écriture, dans la transmission des manuscrits conservés dans des bibliothèques dont certaines subsistent encore.

Les églises syriaques étaient également missionnaires et contribuèrent au développement d'une culture internationale en s'étendant au-delà de son lieu de naissance : en Arménie, en Arabie Heureuse, en Ethiopie, par voies de terre, mais aussi par voies maritimes vers le golfe arabo-persique, vers l'Inde du Sud, notamment dans cette région du Kerala où de telles communautés sont encore bien vivantes. Par les «routes de la soie», elles atteignirent la Chine. Dans cette dernière région, des traces importantes y ont été retrouvées durant deux périodes. Sous les Tang (618-907), on connaît notamment une stèle bilingue en chinois et syriaque à Xi'an. Ensuite, à l'époque mongole, sous les Yuan (XIIIe - XIVe siècles), on rappellera le voyage de Marco Polo. Les dernières traces sont à relever en Kirghizie, avec un groupe de 650 inscriptions du XIVe siècle. Il est vraisemblable, que cette disparition soit en relation avec la grande peste qui atteignit ensuite l'Europe en 1347. Les églises syriaques furent ainsi en contact avec les religions et philosophies de toutes ces régions : manichéisme, bouddhisme, chamanisme, confucianisme, taoïsme et islam.

L'arrivée de l'Islam ne modifia pas la situation des églises syriaques. De nombreux chrétiens travaillèrent pour les califes omeyyades, puis abbassides. A titre d'exemple, on peut citer certains membres de la famille de Jean Damascène qui furent précepteurs de membres des familles de califes. Le travail de traduction de textes grecs en syriaque se poursuivit par des traductions en arabe dès la période abbasside. Le monastère de Qenneshre, sur la rive orientale de l'Euphrate, en face d'Europos/Jerablus maintint cette tradition de traduction grec / syriaque /

arabe. A partir du IXe siècle, l'arabe devint la langue de communication et le syriaque fut réservé à la liturgie.

Pour les siècles suivants, on assiste à une montée de pouvoirs locaux ; le pouvoir central se désintègre. Citons encore pour la Syrie, le monastère de Mar Musa al-Habashi (XIe - XIIIe s.), dont la décoration peinte illustre un riche programme iconographique, et dont le nom est maintenant lié au souvenir du Père Paolo dall'Oglio qui fit restaurer l'ensemble.

Le passage de Tamerlan dans la seconde moitié du XIVe siècle fut une «nuit obscure» pour les églises syriaques qui se réfugièrent dans les montagnes. Sous les Ottomans, ce fut une période de cohabitation avec des hauts et des bas.

Les études syriaques en Europe commencèrent au XVIe siècle.

C'est à partir du XIXe siècle que commencèrent les émigrations des Syriaques vers l'Europe et les USA, liées aux guerres et massacres : le génocide arménien en 1915 qui toucha le Tur 'Abdin, le Hakkari et le Nord de l'Irak actuel repoussa les populations syriaques vers la Syrie, la Palestine, le Liban et l'Occident, prises entre empire turc et empire russe ; la fuite des chrétiens d'Edesse - Urfa vers Alep en 1920. Les départs se poursuivirent après la seconde guerre mondiale, puis lors de la guerre du Liban en 1975-1990, lors des affrontements entre Turcs et Kurdes, et enfin lors des derniers événements en Syrie. Des communautés syriaques sont installées au Proche-Orient encore, en Europe, en Amérique du Nord et du Sud, en Océanie, en Inde. Toutes se battent pour maintenir leur identité syriaque, leur culture propre. Signalons qu'une église chaldéenne est installée à Sarcelles.

L'ouvrage que nous avons présenté ici est richement illustré ; il est aussi d'une très grande richesse d'analyse et de commentaire historique. On y trouvera aussi une bibliographie qui permettra à toute personne intéressée d'approfondir mes notes de lecture (Chr. D.).

Exils syriens en Europe, Migrations Société, vol. 30, n° 174, octobre-décembre 2018.

Larevue trimestrielle du CIEMI (Centre d'information et d'études sur les migrations internationales), dirigée

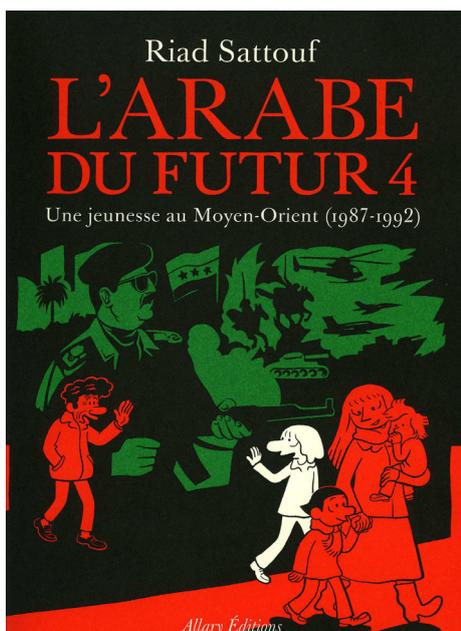
par Vincent Geisser, consacre une grande partie de ce numéro au problème de l'exil des Syriaques.

Le dossier est parti de l'annonce faite le 19 novembre 2018 par le Premier ministre français d'une

augmentation sans précédent des droits d'inscription pour les étudiants étrangers extra-européens passant de 170 à 2770 euros pour une licence, de 243 à 3770 euros pour un master, mesure compensée (sic !) par la création de nouvelles bourses, dispositif intitulé «Bienvenue en France» (!!!!). Cette position est massivement contestée tout comme l'avaient été les précédentes tentatives depuis la fin du XIXe siècle. Divers sujets sont analysés : l'installation des réfugiés syriens en Europe face au recul de l'hospitalité ; la migration à Istanbul et à Paris de trois groupes socioculturels syriens minoritaires qui connaissaient un mode de vie semi-nomade : ce sont les Turkmènes maktoumin («non enregistrés»), les Kurdes maktoumin ou bidoun («sans papiers»), et les Doms, souvent appelés en arabe nawar (tsiganes). Ces derniers furent les premiers à quitter le pays, pour gagner majoritairement le Liban, puis certains arrivèrent plus tard à Istanbul et à Paris. Les deux autres groupes émigrèrent davantage en Turquie. Un autre article traite des recompositions d'un paysage créatif syrien à Berlin. Un autre encore

traite des relations entre émigrés syriens «anciens» et «nouveaux» que l'on pourrait résumer par ces deux slogans : «La politique nous a séparés, l'exil nous rassemble» auquel répond pour s'y opposer «C'est le contraire ! la politique nous a rassemblés, l'exil nous sépare». Une autre contribution évoque la situation de l'étudiant réfugié, car la crainte de nombreux étudiants arrivés avec un visa étudiant qui demanderaient l'asile, risqueraient de perdre leur nationalité syrienne, sans être certains d'obtenir la nationalité française ; en outre, la plupart espèrent, après avoir obtenu leur diplôme, rentrer dans leur pays. Un entretien évoque la disparition du Père Paolo Dall'Oglio qui avait créé la communauté de Mar Moussa, fondée sur le dialogue interreligieux, expulsé de Syrie en 2012, revenu clandestinement l'année suivante et enlevé par Daech en juillet 2013, et dont on ignore tout du sort subi. Le dossier se termine sur un point de discussion sur le processus de politisation «à distance» des exilés syriens (Chr. D.).

L'Arabe du Futur 4, de Riad Sattouf, éd. Allary, 2018



Le volume 4 de la saga familiale racontée en images est paru en août dernier, et couvre les années 1987-1992, qui sont les années de l'entrée dans

l'adolescence de l'auteur, de sa vie entre la Syrie et la France, des tensions s'accroissant entre sa mère et son père, ce dernier évoluant vers un intégrisme de plus en plus marqué.

Poésie syrienne contemporaine, de Saleh Diab, Le Castor astral, 2018 (édition bilingue)

Dans cette édition bilingue, l'auteur, lui-même poète, nous donne sa vision personnelle d'une anthologie des poètes syriens contemporains «nés d'un père et d'une mère nés ou ayant vécu sur le territoire de l'Indépendance, de 1947 à 2012, et d'expression arabe» ; c'est un panorama des divers courants qui

ont agité le mouvement moderniste de la poésie, s'élargissant à l'ensemble de la poésie arabe avec ses différentes influences internes ou externes (Chr.D.).

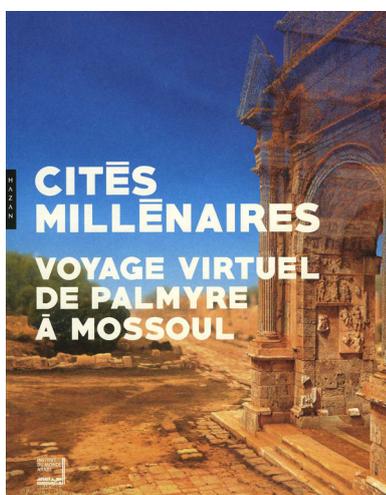


Dernière minute : signalons la parution toute récente de deux ouvrages :

- Roland Hureauux, *La France et l'Otan en Syrie. Le grand fourvoisement*, Bernard Giovanangeli éd. Orbis géopolitique.
- Maxime Chaix, *La guerre de l'ombre en Syrie. CIA, Pérodollars et djihad*, Erik Bonnier éd.

Expositions

Cités millénaires : voyage virtuel de Palmyre à Mossoul. Exposition à l'Institut du Monde Arabe, Paris (jusqu'au 4.3.2019).



L'exposition présentée à l'IMA, du 10 octobre 2018 au 10 février 2019, s'accompagne d'un catalogue permettant de compléter les informations et les documents illustrés.

L'exposition présente, à l'aide d'images 3D, un état des lieux suite aux destructions

subies par le patrimoine bâti dans trois pays arabes touchés par les guerres des années 2011 et suivantes, en prenant comme exemples emblématiques quatre sites historiques : Mossoul en Irak, Alep et Palmyre en Syrie, Leptis Magna en Libye. Cette présentation repose sur le travail effectué par une jeune start'up française, la société ICONEM, fondée en 2013, procédant par survol aérien à l'aide de drones équipées de caméras. Les images présentées proviennent de modèles 3D, réalisées par ICONEM entre 2016 et 2018, ayant travaillé notamment pour l'UNESCO et sur autorisation des services archéologiques ou urbanistiques des pays respectifs. Ces missions ont nécessité la construction d'une relation de confiance entre ICONEM et les services archéologiques propres. Si l'exposition présente essentiellement les images, le catalogue y ajoute des éléments historiques, contextuels et techniques.

Pour Mossoul - Ninive, le catalogue fournit un cadre historique et un développement particulier sur «Nabi Younes»/ mausolée du prophète Jonas, élevé sur un tell ancien. Le mausolée fut détruit par l'état islamique, mais, sous les ruines, et après le départ des pilleurs, les archéologues irakiens ont mis au jour les restes d'un palais assyrien et un couple de taureaux androcéphales encadrant une porte de ce même palais.

Afin de protéger le patrimoine, à la fin 2014, Faisal Jaber avec quelques amis, créa le Centre Gilgamesh pour la protection des antiquités.

L'autre monument emblématique est la mosquée al-Nouri, celle-là même où Abou Bakr al-Baghdadi, s'autoproclama calife. Détruite en 2017, elle fait l'objet d'un projet de reconstruction sur cinq ans, sur accord entre l'UNESCO, les EAU et l'Irak. En 2018, ICONEM a pu réaliser une couverture du centre-ville, qui devrait servir de base de réflexion aux interventions ultérieures. Rappelons que Mossoul était une ville multi-confessionnelle où cohabitaient assyro-chaldéo-syriaques, chiites, kurdes, chabaks, yezidis, sunnites ...

Pour Alep, restée à l'écart de la guerre jusqu'en juillet 2012, elle ne sera impliquée qu'à partir de cette date, confirmant un découpage ancien entre zones ouest et est de la ville, la limite passant par la vieille ville, ce qui aggrava les destructions des quartiers anciens qui atteignent entre 20 et 45 %, certains à 100%. Paradoxalement, la citadelle, occupée par l'armée, a été peu touchée.

Le processus de reconstruction de la ville médiévale a commencé dès la fin 2016. La première étape a consisté à établir un relevé précis des dommages subis par les quartiers inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. C'est à ce stade qu'est intervenu ICONEM à la demande de l'AKTC (Aga Khan Trust for Culture), engagé en Syrie dans la reconstruction et la rénovation du patrimoine historique de l'ancienne ville d'Alep, en accord avec la DGAM (Direction Générale et des Antiquités et des Musées) de Syrie.

Pour Palmyre, déjà en 2017, une exposition avait été présentée au Grand Palais par ICONEM en collaboration avec le Musée du Louvre, mettant en évidence les deux vagues de destructions subies par le site, la première durant l'été 2015, la seconde fin 2016-début 2017. Entre les deux, ICONEM avait pu effectuer une première couverture photographique portant sur le musée, les temples et les tours funéraires détruits. En 2017, une seconde campagne permit de mesurer l'importance des nouvelles destructions et des moyens utilisés : explosifs, bulldozer ou pelleteuse ... qui requièrent des réponses différentes

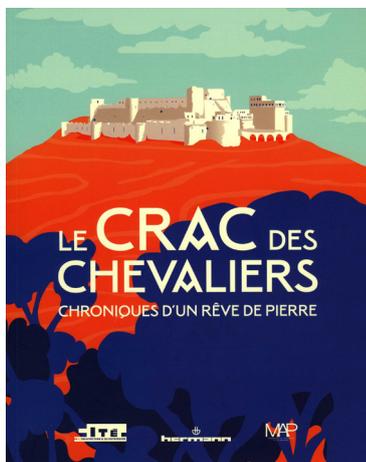
quant aux projets d'avenir. Un site archéologique ne conduit pas aux mêmes réponses de «reconstruction (?)» qu'une ville habitée. L'urgence n'est pas de mise surtout si l'on pense que de nombreuses restaurations modernes - pas toujours très heureuses - avaient été effectuées sur les monuments suivant des techniques actuellement très critiquées. Le site lui-même est très étendu et laisse de larges espaces à explorer ou à protéger. La gamme des interventions envisageables est très large et exige un large débat scientifique, sans compter le recours à des présentations audiovisuelles.

Le cas de Leptis Magne en Libye est différent, comme l'ensemble du patrimoine archéologique libyen. Il n'y a pas de destruction systématique, mais plutôt un abandon de la protection des sites, le développement du commerce illégal d'antiquités, et l'extension anarchique des

constructions sauvages à l'intérieur des sites normalement protégés.

Le travail que présente ICONEM dans cette exposition, complété par le catalogue, apparaît plutôt comme un état des lieux de la situation dans laquelle se trouvent ces pays ravagés par les guerres et les pillages. La documentation rassemblée, complétée par les relevés, les photographies ... soit par toute la documentation accumulée au cours des années de travail scientifique d'un passé ancien et récent, ne constitue qu'un point de départ pour des travaux futurs. Ce n'est qu'à partir de cette documentation que l'on pourra passer au stade d'une réflexion d'ensemble pouvant aboutir ou non à une éventuelle reconstruction, restauration ou «imagerie» en fonction de chaque cas pris dans son contexte. La «destruction» correspond également à une phase historique que l'on ne peut supprimer d'un coup d'un seul (Chr.D.).

Le Crac des Chevaliers. Chroniques d'un rêve de pierre. Exposition à la Cité de l'architecture et du patrimoine, Palais de Chaillot (du 14 septembre 2018 au 14 janvier 2019, prolongation jusqu'au 4 mars 2019). Exposition coproduite par la Cité de l'architecture et du patrimoine et par la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, placée sous le patronage de l'UNESCO.



L'exposition est construite autour de la maquette du Crac, réalisée en 1931 par Etienne Prévost dans l'atelier du sculpteur parisien Camille Garnier, d'après les plans de l'architecte François Anus, à l'initiative de Paul Deschamps, le

savant qui étudia le monument, pour l'exposition coloniale internationale de Paris (1931). Cette maquette est accompagnée de documents photographiques d'époque.

Les travaux menés au Crac sont liés à trois noms principaux : Paul Deschamps (1888-1974) qui dirigea trois missions d'études sur l'architecture militaire des Croisés en Orient entre 1927-28 et 1936, François Anus (1897-1958), le premier architecte qui accompagna le savant au cours des deux premières missions (1927-28 et 1929), et

Pierre Coupel (1899-1983) qui seconda d'abord F. Anus, puis lui succéda dès 1933.

Suite aux événements de l'année 2011 et suivantes, la société ICONEM est intervenue en accord avec la DGAM et l'UNESCO, pour effectuer une campagne de prises de vue après l'évacuation des combattants takfiris.

Le Catalogue, richement illustré, complète heureusement l'exposition, abordant différents thèmes tels que l'origine du nom «crac» ou «krak», et sa chronologie, son étude architecturale pour laquelle Jean Mesqui et Maxime Goepp (voir infra) distinguent six phases franques et deux phases mameloukes. Comme l'écrit J. Mesqui : «Le Crac est un véritable concentré d'architecture, sur une période de moins d'un siècle et demi, condensant en un même lieu un château-monastère d'essence romane, une forteresse gothique d'une formidable puissance, des espaces civils d'une grâce telle qu'ils n'ont rien à envier à leurs homologues d'outre-mer, et enfin un répertoire de fortification mamelouke de tout premier plan». Autre sujet abordé : l'histoire du village de Hisn al-Akrad à l'époque ottomane. La redécouverte du Crac remonte au 19^e siècle avec les premiers voyageurs dans la région, le Suisse

J.-L. Burckhardt, les Anglais W.J. Bankes et J.S. Buckingham, les Français L. et A. de Laborde, et les premières études archéologiques des Français E.G. Rey (le baron Rey) et L. De Clercq, de l'orientaliste Max van Berchem ... Mais la grande étude du Crac est liée à l'activité de Paul Deschamps qui commença à publier son étude architecturale en trois volumes, en 1934, complétée de photographies prises par le capitaine Lamblin et les relevés de Fr. Anus et P. Coupel.

Citons encore le dossier consacré à l'achat du Crac par la France (1928-1949), restitué à la Syrie indépendante, le 7 février 1949.

Lors de l'exposition coloniale internationale de Paris (1931), les Croisades et le Crac occupèrent deux endroits différents : le pavillon des Etats du Levant, et le musée permanent des colonies. Le premier s'inspirait du palais Azem de Damas et du palais Beiteddine au Liban et présentait l'archéologie, les Croisades avec les maquettes du château de Saône,

des tableaux des châteaux croisés, des églises et des monastères élevés par les Francs. Le parcours du musée des colonies - voué «à la France colonisatrice et civilisatrice» - s'ouvrait par la maquette du Crac. L'ensemble des collections servit de fondement à la création du musée des Monuments Français en 1934. Le Catalogue se termine sur le rappel des événements récents : l'intervention de nouvelles technologies au secours du monument avec la société ICONEM, le rappel de l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial en 2006, du Crac des Chevaliers et de la forteresse de Saladin.

En complément à cette présentation, nous signalons la publication toute récente dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. LIV, de l'ouvrage de J. Mesqui et M. Goepf, *Le Crac des Chevaliers. Histoire et architecture*, avec le soutien de la Société de l'Histoire et du Patrimoine de l'Ordre de Malte, 462 p., 890 ill., janvier 2019 (Chr.D.).

Informations diverses, *May et Samir Abdulac*

Le projet Anqa de l'ICOMOS en Syrie.

En collaboration avec la DGAM, le projet est centré sur six monuments situés dans le Vieux Damas touchés par les effets des destructions, choisis en fonction de leur exemplarité comme type de monument : habitat, lieu d'enseignement, lieu de soins, bain, établissement commercial, édifice

religieux, sites culturels urbains ou ruraux dans et hors de Damas. C'est ainsi qu'ont été choisis le Palais Azem, la Madrassa al-Jaqmaqiya, le Bimaristan Nur al-Din, le Hammam Nur al-Din, le Khan As'ad Pacha, la chapelle d'Ananie, la Tekkiye Süleimaniye.

Informations complémentaires : <http://cims.carleton.ca/anqa/>

Maaloula.

Dans la dernière *lettre du CIAV* (comité international d'architecture vernaculaire de l'ICOMOS), n°42, chap. 5, notre ami Samir Abdulac livre un article sur la projet de réhabilitation et restauration de Maaloula, village historique proche de Damas, inscrit sur la liste indicative du Patrimoine mondial, à la suite d'une visite qu'il effectua en mai 2018 ; ce rapport fut présenté lors de la conférence du CIAV à Tabriz (Iran) en octobre 2018.

Maaloula où se pratique encore la langue araméenne, est peuplée de chrétiens grecs orthodoxes, de melkites et de musulmans sunnites. Le site est connu

pour ses monuments remontant à l'époque préhistorique (grottes), mais surtout pour ses églises et monastères (Ste Thècle, St Elie, Sts Sarkis et Bacchus, St Georges). Les destructions y furent nombreuses ainsi que les attaques sur les personnes avant avril 2014. En accord avec la DGAM, avec la collaboration de l'Ecole de Chaillot, puis des restaurateurs de l'université de Damas, avec l'aide de SOS Chrétiens d'Orient, de la municipalité, de l'Etat et d'autres, des travaux furent entrepris en vue de réhabiliter monuments et maisons.

Les travaux sont toujours en cours.

L'article de Chloé Aeberhardt, «A Toronto, le goût de la Syrie», lemonde.fr du 11/01/2019, met en évidence la volonté de vivre et de faire connaître un aspect de la culture syrienne : la cuisine du pays .